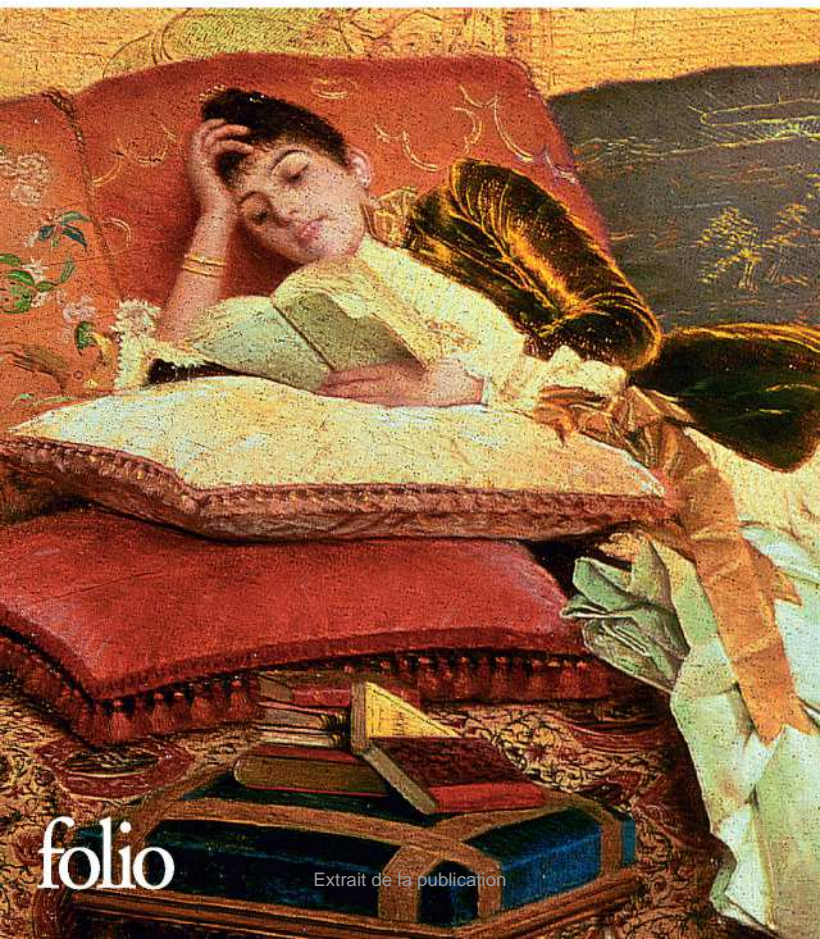


Roger Grenier

Le palais des livres



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Roger Grenier

Le palais des livres

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Roger Grenier a été journaliste à *Combat* avec Albert Camus et Pascal Pia. Son premier livre, *Le rôle d'accusé* (1948), a été publié par Albert Camus dans la collection « Espoir » qu'il dirigeait aux Éditions Gallimard. Il a reçu le prix Femina en 1972 pour *Cinéroman*, le prix de la Nouvelle de l'Académie française en 1976 pour *Le miroir des eaux*, le Grand Prix de littérature de l'Académie française en 1985 et le prix Novembre 1992 pour *Regardez la neige qui tombe*. Il a reçu le prix 30 Millions d'amis 1998 pour son livre *Les larmes d'Ulysse*. Il est membre du comité de lecture des Éditions Gallimard.

« LE PAYS DES POÈTES »

Le crime est un passage à l'acte. Mais le fait divers, qui est la relation du crime par les journaux, la radio ou la télévision, ramène l'acte au récit, à la parole.

Cela ne va pas sans difficultés. Le public des consommateurs de faits divers a besoin d'une histoire avec un commencement, un milieu et une fin. Un petit roman d'autant plus excitant qu'il est vrai tout en ressemblant à une fiction. La réalité se présente rarement avec cette belle logique. En général, il est impossible de savoir quand a commencé la longue genèse du drame, et tout aussi impossible de trouver quelque cohérence dans les propos des protagonistes et des témoins. L'obscurité ne vient pas des faits, elle recouvre d'une chape les motivations, les mentalités. Jamais le cliché shakespearo-faulknérien de « l'histoire pleine de bruit et de fureur racontée par un idiot » ne s'est mieux appliqué. Cela n'empêche pas les reporters de fabriquer une bonne narration bien

construite et de répondre aux rituels cinq W : *Who, What, Where, When, Why*.

Freud n'a pas agi autrement avec le fait divers d'Œdipe. Il simplifie une histoire passablement embrouillée et y met de l'ordre et même *son* ordre. Parce que, si l'on remontait un peu plus haut, ce Laïos, il avait un passé plutôt louche. Il avait été banni de Thèbes et avait dû se réfugier à Pise, en Élide, chez Pélops. Et quand il avait pu revenir, il avait emmené avec lui Chrysippos, un bâtard de Pélops. Homosexuel, Laïos ! Et même, selon certains, fondateur de la pédérastie. Pour honorer sa mémoire, les Thébains entretenaient un régiment, la Troupe sacrée, composée d'éphèbes et de leurs amants. Chrysippos se serait tué de honte. Mais d'autres disent que c'est la femme de Pélops, Hippodamie, qui se serait rendue à Thèbes pour l'occire. Pourquoi ? Une histoire de succession, semble-t-il. D'ailleurs elle aurait cherché à faire commettre le meurtre par Atrée et Thyeste, deux des fils légitimes que lui avait faits Pélops. Ils auraient refusé. Alors, une nuit, elle se serait glissée dans la chambre où le garçon partageait la couche de Laïos et lui aurait plongé une épée dans le ventre. Laïos aurait été accusé du meurtre. Heureusement pour lui, Chrysippos, pas tout à fait mort, aurait pu désigner la coupable, dans un dernier souffle. Mais pas si vite. Il n'est pas prouvé qu'Atrée n'ait pas trempé dans l'affaire, puisqu'il s'est empressé d'aller se réfugier à Mycènes. Et Pélops lui-même, ne disait-on pas

qu'il avait gagné son trône, et la main d'Hippodamie, en gagnant une course de chars contre Œno-maos, le père de cette princesse, grâce à un char ailé que — tenons-nous bien — lui aurait offert son amant Poséidon. Et Jocaste ? Sait-on que, prêtresse d'Héra l'Étrangleuse, elle a eu un problème avec son père, Ménœcée, un des hommes qui étaient sortis de terre après que Cadmos eut semé les dents du dragon ? Le vieux Ménœcée a cru que c'était lui que désignait le devin Tirésias, et non Œdipe. Et il s'est sacrifié en se jetant du haut des murs de Thèbes. (Œdipe aussi est un Homme Semé par Cadmos, mais de la troisième génération.) Et puis aussi, pourquoi Ulysse, dans sa visite aux Enfers, rend-il visite à Jocaste ? Homère donne à Jocaste un autre nom : Épicaste. Or il existe une Épicaste, épouse de Clyménos, mêlée à une histoire d'inceste. Clyménos couche avec leur fille Harpalycé qui en conçoit un enfant. Harpalycé tue ce fils qui est aussi son frère et le sert dans un plat à Clyménos.

On pourrait continuer longtemps. Il y a déjà un moment que l'on n'y comprend plus rien. Où commence l'histoire d'un fait divers ? Dans quel passé confus immerge-t-il ses racines ? Comment se sortir de tant de contradictions quand on a la charge de ramener un récit bien ficelé et obéissant aux règles les plus élémentaires de la causalité ?

On m'a parlé d'un vieux chef des informations qui, pour chaque sorte de fait divers, avait une série de questions types, et un plan tout fait. Il y avait

celui pour les crimes, celui pour les incendies, celui pour les déraillements... Malheur au reporter qui revenait sans toutes les réponses. Il était renvoyé immédiatement dans la lointaine banlieue où il avait omis de noter l'âge du concierge.

En fait, ces articles de journaux, ces relations de faits divers procèdent comme la littérature. L'écrivain, en racontant une histoire bien bouclée, met de l'ordre dans le monde. Paul Valéry souligne qu'il est impossible de cerner le crime dans un temps précis : « Le crime n'est pas dans l'instant du crime, ni même peu avant. — Mais dans une disposition bien antérieure et qui s'est développée à l'aise, loin des actes, comme fantaisie sans conséquence, comme remède à des impulsions passagères — ou à l'ennui ; — souvent par habitude intellectuelle de considérer tous les possibles et de les former indistinctement¹. »

Valéry écrit aussi : « Tout crime tient du rêve.

« Un crime qui veut se commettre engendre tout ce qu'il lui faut : des victimes, des circonstances, des prétextes, des occasions². »

La littérature, malgré ses prétentions, est réductrice. La tragédie d'Œdipe, rapportée par Sophocle et utilisée par Freud, est écrite à la manière d'un reportage. Elle commence par le plus frappant, par

1. *Tel Quel*, dans *Œuvres*, La Pléiade, Gallimard, 1960, t. II, p. 507.

2. *Ibid.*, p. 507.

une « accroche », pour parler le langage journalistique : Thèbes accablée par la peste supplie Œdipe de la sauver.

Du mythe grec au fait divers d'aujourd'hui, l'esprit n'a pas changé. Seuls les moyens d'expression évoluent. Le New-Yorkais Weegee qui photographiait nuit après nuit les gangsters abattus, gisant sur le trottoir du Bronx ou de Brooklyn, nous offre des images fixes, saisissantes, dans un clair-obscur qui fait penser à des tableaux. Il n'hésite pas à invoquer Rembrandt !

Le fait divers, après s'être épanoui dans la presse et la radio, a naturellement gagné la télévision, d'abord avec timidité, puis de façon envahissante. Il meuble ainsi les journaux télévisés, leur évitant de traiter de sujets qui pourraient fâcher le pouvoir. Il prolifère dans des émissions spéciales. Mais l'image brute, montrant les personnages dans leur banalité, leur laideur, leur sottise, au milieu d'un décor consternant, contrarie le récit. Le plus souvent, le reporter ne se donne pas beaucoup de mal pour ordonner la réalité, en faire un ensemble cohérent et répondre aux questions que l'on se pose. Après la mort du président Kennedy, en direct, le meurtre, également en direct, d'Oswald par Ruby a été passé et repassé des dizaines de fois aux téléspectateurs qui n'en demandaient sans doute pas tant. Ces images n'ont pas ajouté une once de clarté à cette machination qui n'a jamais été élucidée. Plus près de la vérité matérielle, la télévision est plus loin du sens.

Franchissant une autre étape, le reporter Raymond Depardon, quand il filme — en vrai — un commissariat de police, n'agit pas autrement qu'un cinéaste de fiction. En particulier, il se sert du temps pour organiser son récit. C'est à cause de sa façon de jouer avec la durée qu'une femme qui vient porter plainte, par exemple, d'une façon qui paraît tout à fait banale, normale, se révèle peu à peu complètement déséquilibrée.

Le journalisme est d'accord avec la justice et la majorité des humains. Ils veulent que l'homme soit logique et n'accomplisse que des actions logiques, fussent-elles coupables. Ils pèsent aux balances de la raison ce qui a été commis dans un moment de passion. Tous leurs efforts cherchent à mettre le triste héros du fait divers d'accord avec lui-même, à échafauder une version rationnelle de son cas. Ils sont comme Marcel Proust qui s'efforce de comprendre les « sentiments filiaux d'un parricide³ », qui se demande en vain comment Henri Van Blarenberghe, ce fils aimant, a pu être saisi de frénésie meurtrière envers sa mère.

Au contraire, je ne suis pas loin de penser, comme Paul Valéry, que le crime se situe d'abord dans l'inconscient.

Fait divers : selon le *Trésor de la langue française*, le mot est attesté dès 1859. On le trouve sous

3. « Sentiments filiaux d'un parricide », dans *Contre Sainte-Beuve*, La Pléiade, Gallimard, 1971, p. 150.

la plume de Ponson du Terrail dans *Rocambole*, tome 5. Dans les *Promenades dans Rome*, en 1829, Stendhal introduit le vocable anglais reporter. Quant à reportage, on le trouve à partir de 1865. En italien, les faits divers s'appellent *cronaca nera*. Chronique qui chaque jour nous apporte la ration atroce dont nous sommes friands. Baudelaire et Proust ont parlé de cette volupté quotidienne.

Baudelaire : « Il est impossible de parcourir une gazette quelconque, de n'importe quel jour, ou quel mois, ou quelle année, sans y trouver, à chaque ligne, les signes de la perversité humaine la plus épouvantable, en même temps que les vanteries les plus surprenantes de probité, de bonté, de charité, et les affirmations les plus effrontées relatives au progrès et à la civilisation. Tout journal, de la première ligne à la dernière, n'est qu'un tissu d'horreurs... Et c'est de ce dégoûtant apéritif que l'homme civilisé accompagne son repas de chaque matin. Tout, en ce monde, sue le crime : le journal, la muraille et le visage de l'homme. Je ne comprends pas qu'une main pure puisse toucher un journal sans une convulsion de dégoût⁴. »

Et Proust (faisant au passage une citation de Baudelaire) : « [...] Procéder à cet acte abominable et voluptueux qui s'appelle lire le journal... Aussitôt rompue d'un geste indolent, la fragile bande du

4. *Mon cœur mis à nu*, dans *Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, 1975, t. I, p. 705.

Figaro qui seule nous séparait de toute la misère du globe et dès les premières nouvelles sensationnelles où la douleur de tant d'êtres "entre comme élément", ces nouvelles sensationnelles que nous aurons tant de plaisir à communiquer tout à l'heure à ceux qui n'ont pas encore lu le journal, on se sent soudain allégrement rattaché à l'existence qui, au premier instant du réveil, nous paraissait bien inutile à ressaisir⁵. »

Le fait divers, c'est l'assassinat considéré comme un des beaux-arts. Chaque lecteur de journal ressemble à ces membres de la Société des Connaisseurs en Meurtre dont parle De Quincey⁶. Quand ils lisent une atrocité, ils en font aussitôt la critique « comme s'il s'agissait d'un tableau, d'une statue ou de tout autre œuvre d'art ». Plaisir pervers, encore que celui qui goûte un beau fait divers se tient prudemment en deçà de l'apologie du meurtre, réprimée par le code pénal. Il n'est pas complice, seulement voyeur.

Le fait divers suppose deux artistes : le criminel et sa victime, car, ainsi que le fait remarquer De Quincey, « deux imbéciles, l'un assassinant, l'autre assassiné », n'ont jamais rien donné d'intéressant. Il dit aussi, avec mépris : « Quant aux vieilles femmes et à la foule des lecteurs de journaux, ils se

5. « Sentiments filiaux d'un parricide », dans *op. cit.*, p. 154.

6. *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*, Gallimard, 1963.

satisfont de n'importe quoi, pourvu qu'il y ait assez de sang. Mais un esprit sensible exige quelque chose de plus. S'il y a l'assassin et sa victime, il ne faut pas oublier le tiers personnage, l'indispensable reporter qui, nouveau Thérémène, fait un beau récit de l'événement. » (De Quincey fut directeur de journal en 1818 et 1819. Il remplissait la *Westmorland Gazette* de récits d'assassinats et de comptes rendus de procès criminels.)

À croire qu'il n'y a que la mort qui nous intéresse.

Comme le dit le fantomatique reporter sans nom de *Pylône*, de Faulkner, en s'exhortant lui-même : « Allons-y. Il faut que nous mangions et il faut que les autres lisent. Et si jamais on supprimait la fornication et le sang, où diable serions-nous ? »

Lui, c'est la vie et les amours d'un misérable trio d'aviateurs qui le fascinent. Son rédacteur en chef lui réplique que le journal n'a pas besoin de Sinclair Lewis, de Hemingway et de Tchekhov dans sa rédaction puisque ce que les lecteurs désirent, ce n'est pas du roman, mais de l'information. Le rédacteur en chef n'a pas tout à fait raison, car ce reporter a le « génie de la catastrophe ». Le drame fleurit sous ses pas. Au moment où le rédacteur en chef l'engueule, le trio d'aviateurs, les deux hommes et la femme, ne sont pas intéressants, d'un point de vue journalistique. Mais il suffit que le reporter s'occupe d'eux, et la mort surgit, au virage du pylône. Ils vont donc devenir des héros de faits

divers tout à fait convenables, obéissant aux stéréotypes du genre.

Stéréotype est le mot. Dans un article qui date de 1936, Claude Roy se plaint déjà de la toute-puissance de la radio et de journaux comme *Paris-Soir*. Il les accuse moins de propager l'immoralité que de ne pas nous laisser le choix, et d'imposer à tout le monde une perversion uniformisée : « Ce qui menace le lecteur de *Paris-Soir*, comme l'auditeur de la radio d'État, comme le spectateur du cinéma, ce n'est pas seulement l'érotisme constant dont ils usent, c'est le fait qu'il ne lui est plus permis de choisir librement dans la riche palette des péchés capitaux et dans ses multiples nuances les faiblesses de son choix, qui correspondent à son caractère, à son tempérament et à ses goûts. »

Le lecteur aime les clichés. L'acteur du fait divers aussi : ennemi public, femme jalouse, escroc ingénieux, cambrioleur qui se prend pour Arsène Lupin, il se conforme le plus souvent à un rôle bien connu et il s'y tiendra jusqu'au jour où son forfait, théâtralisé, devient le sujet de la pièce majestueuse, en costumes, qui se joue dans la salle des assises. J'y ai vu souvent des accusés se comporter en mauvais cabotins, se dresser pour prononcer des formules toutes faites et sonores, du genre : « Messieurs de la Cour, Messieurs les jurés ». Quant aux présidents, procureurs, avocats, les effets de manche et de voix sont devenus à la fois leur seconde nature et leur gagne-pain.

Quand j'étais journaliste, il m'est arrivé d'avoir, dans le courant de la nuit, à écrire un fait divers, avec pour toute matière première quelques dépêches d'agence. Une femme possessive abat en plein restaurant son mari, un radiologue, qui l'avait quittée cinq ans plus tôt et que, depuis, elle poursuivait de sa haine, ou de son amour, comme on veut. C'est une situation tellement commune qu'il n'y a pas besoin d'avoir à sa disposition beaucoup d'informations. Il m'était facile de tout inventer, si l'on peut appeler cela inventer, en ayant recours à la psychologie la plus banale et, pour que l'on y sente quelque conviction, à un écho discrètement transposé de mes ennuis personnels. Les jours suivants, à mesure que l'enquête apportait des lumières sur cette affaire, ce que j'avais imaginé la première nuit sur les sentiments de la meurtrière, ses motivations, se révélait exact. Cette femme avait fait une vie infernale à son mari. Elle avait toujours été méchante. Mais les méchants ne savent pas qu'ils le sont. Elle ne voulait pas convenir que, si elle n'avait pas su retenir cet homme, c'était sa faute. Elle préférait continuer à le harceler, le pourchasser. Et quand elle lui avait fait sauter la tête, avec un fusil de chasse, elle s'était dit qu'il ne lui échapperait plus. Il était à elle, pour toujours. Mon mérite n'était pas grand. Dans son amour comme dans sa haine, la meurtrière n'avait guère fait preuve d'originalité. En inventant, à partir d'un mythe, on retrouve la réalité.

Souvent médiocre et d'une intelligence au-dessous de la moyenne, sinon il ne se serait pas fait prendre ou bien il aurait inventé une autre solution que tuer ou voler pour résoudre son problème, l'acteur de fait divers est le premier étonné, et émerveillé, de se trouver métamorphosé en héros. Il est « dans le journal ». Une fille de salle d'un restaurant de province me racontait qu'elle avait eu une syncope dans la rue. On l'avait secourue et on avait trouvé dans son sac un tube de somnifères. On en avait conclu qu'elle avait voulu mettre fin à ses jours, et on l'avait imprimé dans le journal local. C'était comme si, en regardant un film, elle avait eu la stupéfaction de se reconnaître à la place de l'héroïne. Elle était statufiée.

Dans *L'Homme sans qualités*, Musil dit de l'assassin Moosbrugger que « sa vanité flattée voyait dans les procès les grands moments de sa vie ».

Sa personne et ses actes transfigurés par les médias, puis disséqués par la gigantesque machine judiciaire, l'accusé, qui ne reconnaît dans rien de cela son moi intime, se sent dominé par une transcendance. C'est Dmitri Karamazov qui, à la fin de son procès, s'écrie : « Je sens la main de Dieu sur moi ! »

Comme le roman, le fait divers est une histoire qui peut aider le lecteur à se comprendre lui-même. Tout au moins, il peut lui montrer ce qu'il ne faut pas faire, quelle est la mauvaise solution. Comment

sont tombés ceux qui se voyaient dans une telle impasse qu'il n'y avait aucune issue, sinon la mort de l'autre ou de soi-même, si ce n'est des deux. Dans quel abîme de désespoir les pièges de la vie peuvent vous garder enchaîné.

Cet humble genre narratif obéit d'ailleurs aux modes qui font évoluer la littérature et notre vision du monde. Autrefois, les faits divers insignifiants étaient appelés « chiens écrasés ». Les journalistes de la télévision les appellent aujourd'hui « incendies de poubelles ». Du chien à la poubelle, du vivant à l'inanimé, j'aurais tendance à voir une dépersonnalisation bien de notre époque.

De même, au lendemain de la guerre, au temps de l'existentialisme, le fait divers le plus exemplaire me paraissait être celui qui avait inspiré *Le Malentendu* à Camus. Deux aubergistes, la mère et la fille, tuent les voyageurs pour les dévaliser. Le fils revient d'un long séjour à l'étranger et, par plaisanterie, ne se fait pas reconnaître. Elles le tuent. Puis elles découvrent la vérité. Elles se suicident. Pas la moindre trace de psychologie là-dedans. Simple-ment une situation absurde. (Camus écrira qu'au théâtre, la « psychologie » le laisse indifférent, en tant qu'auteur du moins. Et il met le mot entre guillemets.)

Entre le fait divers psychologique et le fait divers de situation, il me semblait que le génie de l'époque soufflait en faveur du dernier. Opinion que Nathalie

Sarraute me fit l'honneur de contester, au début de *L'Ère du soupçon*⁷.

Le fait divers, cet acte brut, après avoir subi un premier affinage sous la plume d'un journaliste, bénéficie parfois d'une distillation supplémentaire. Sublimé, quintessencié, il entre en littérature. Roland Barthes, dans ses *Essais critiques*, montre comment le fait divers s'apparente à la nouvelle. Dans les deux cas, tout est donné : « ses circonstances, ses causes, son passé, son issue... » On peut aller plus loin et dire que le fait divers est étroitement lié aux origines du genre littéraire de la nouvelle. En 1554, Matteo Bandello, dominicain lombard, publie des *Novelle*, puisées le plus souvent dans la réalité et inspirées par des crimes et des morts violentes. Il est bientôt imité en France par Pierre Boaistuau qui publie, en 1559, un recueil d'*Histoires tragiques*. C'est une rupture avec l'esprit du *Décameron* de Boccace et de l'*Heptaméron* de Marguerite de Valois, considérés généralement comme les fondateurs de la nouvelle. Désormais le genre va se séparer en deux branches, les histoires gaies et légères d'un côté, les faits divers sentimentaux et tragiques de l'autre. Un des plus grands succès du début du XVII^e siècle, œuvre de François de Rosset, porte un titre éloquent : *Les Histoires tragiques de notre temps. Où sont contenues les morts funestes et lamentables de plusieurs personnes*. Ces nouvelles d'un nouveau style

7. Gallimard, Les Essais LXXX, 1956, p. 9.

FIDÈLE AU POSTE, *mémoires*.
UNE NOUVELLE POUR VOUS, *nouvelles*.
LE TEMPS DES SÉPARATIONS, *nouvelles*.
TROIS ANNÉES, *théâtre*.
INSTANTANÉS, *essai*.
DANS LE SECRET D'UNE PHOTO, *essai*.
LE PALAIS DES LIVRES, *roman* (Folio, n° 5478).
5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, *hors série illustré, en collaboration
avec Georges Lemoine*.
BREFS RÉCITS POUR UNE LONGUE HISTOIRE

Au Mercure de France

ANDRÉLIE, *mémoires* (Folio, n° 4456).

Chez d'autres éditeurs

ISCAN, *Pierre Horay*.
CLAUDE ROY, *Seghers*.
PRAGUE, *Autrement*.
VILLAS ANGLAISES À PAU, en collaboration avec Anne Garde,
Villa Formose-Marrimpouey.
VENISE, en collaboration avec Rainer G. Mordmüller, Gerd Winner,
Manfred Zimmermann, Claudio Ambrosini, *Herzog August Bibliothek*.
PARIS, IMPRESSIONS EN BLANC ET NOIR, en collaboration
avec Rainer G. Mordmüller, Gerd Winner, Manfred Zimmermann,
Herzog August Bibliothek.



Le palais des livres

Roger Grenier

Cette édition électronique du livre
Le palais des livres de Roger Grenier
a été réalisée le 20 septembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070448470 - Numéro d'édition : 243271).

Code Sodis : N52817 - ISBN : 9782072472015

Numéro d'édition : 243274.